

La santé ?

La santé d'un mouvement comme le nôtre se mesure de différentes façons. On peut, par exemple, relever régulièrement des indicateurs quantitatifs et se satisfaire (ou s'inquiéter) de l'augmentation (ou de la diminution) du nombre des adhérents, de celui des abonnés à la revue, du volume des publications et productions diverses. On peut aussi être attentif aux critiques qu'on suscite et tenter de les analyser. C'est à cet exercice que nous allons nous livrer ici et - d'une manière plus approfondie - lors de notre Congrès de septembre. Il nous semble, en effet, qu'il est devenu urgent de re-interroger quelques-uns des présupposés qui fondent notre action, notamment ceux-ci :

- lire, ce n'est pas faire semblant ;
- lire ou marcher, cela s'apprend... en lisant ou en marchant ;
- l'accès au savoir passe par l'exercice de véritables pouvoirs.

Tout au long de ces interrogations la question de savoir si l'AFL a - ou non - une idéologie sera posée (on verra alors que le refus de l'idéologie est peut-être... idéologique !)

L'entrée dans la lecture par le déchiffrement ou l'entrée dans la lecture par reconnaissance des formes et anticipation du sens ne se distinguent pas seulement - comme cela nous est le plus souvent opposé - d'un point de vue technique. Notre affirmation selon laquelle la lecture est un langage pour l'œil repose autant sur l'analyse de l'acte lexique que sur le rôle éminemment actif joué par le lecteur dans la construction du sens. D'où vient alors que la moitié seulement de notre discours est entendue et que nous sommes constamment renvoyés à la dimension technique de la question ?

Esquissons une hypothèse : et s'il était plus confortable de dégager des lignes d'accord sur cet aspect que de situer le débat à son niveau essentiel, celui du refus - qui a valeur d'engagement, pour nous - de tout recours au modèle de faire semblant, modèle dont on sait qu'il est historiquement à l'origine de la démarche d'alphabétisation ?

Les désaccords sur les conditions de l'apprentissage sont encore plus révélateurs des divergences idéologiques. En effet, sous l'apparence d'un accord (aujourd'hui tout le monde reprend à son compte cette définition : lire, c'est prendre directement du sens dans l'écrit) se masque la réalité d'oppositions radicales. Ainsi nous demande-t-on parfois pourquoi nous nous obstinons à soutenir que pour apprendre il faut faire la même chose que ce qu'on fait quand on sait, bref nous soutenons la thèse d'un isomorphisme entre les processus d'apprentissage de la lecture et l'acte de lire lui-même.

Certes, on veut bien nous concéder que pour apprendre à parler, mieux vaut parler mais on se reprend aussitôt et on ajoute que la parole (comme la marche) sont des apprentissages "naturels", "spontanés". Ainsi il y aurait deux types d'apprentissages : ceux qui échapperaient à tout enseignement et tous les autres qui eux en relèveraient.

Dans un cas, la nature et dans l'autre, l'école ?

Bien entendu, l'apprentissage de la lecture nécessiterait, sans équivoque, une progressivité dont l'organisation de l'école en classes d'âge et en groupes de niveau rendrait le mieux compte.

Mais que fait-on de ces deux constats ?

- Alors que le maître enseigne, les élèves apprennent, à leur rythme, selon leur histoire...
- Les aides à l'apprentissage ne sont efficaces que lorsqu'elles prolongent ce qui se vit en situation (de parole, de marche, de lecture...).

On a l'habitude, non sans raison, de considérer que le savoir donne du pouvoir. Mais on ne voit pas assez que l'inverse est vrai aussi. C'est parce que les enfants ont à agir dans des situations de lecture qu'ils accèdent au savoir-lire : c'est parce qu'ils ont du pouvoir au sein des comités de gestion des BCD par exemple que leur savoir se développe.

Cette position caractérise l'AFL, au point, par exemple, que nos principales propositions concernent l'organisation des groupes et les rapports aux réalités sociales. Or cette proposition est très souvent disjointe de l'ensemble de nos propos comme s'il s'agissait là encore de nous ramener à davantage de "neutralité".

On nous dit : "Cessez de ne voir que conflits et tensions là où il pourrait n'y avoir qu'harmonie..." Ainsi nous aurions tort de soulever la question du pouvoir dans le temps de l'apprentissage. Là encore transparaît la thèse des deux temps bien distincts, thèse que nous récusons : il y aurait un temps pour apprendre (et le mieux ce serait d'aménager à cet effet des modalités "neutres" hors de toute réalité) et il y aurait un temps pour agir : Apprenez aujourd'hui et vous détiendrez le pouvoir demain, pour agir.

Si notre prochain Congrès n'était qu'un lieu de rassemblement pour des militants détachés de toute pratique, l'ambition d'en faire un moment fort dans la vie de l'association serait vaine.

C'est pourquoi, armés de toutes les questions qui nous sont posées, nous allons, à nouveau, interroger nos pratiques. Nous allons le faire avec la conviction que c'est le "décalage incessant et successif de la réflexion et de l'action qui, seul, conduit à l'apprentissage de la prise que l'on se donne sur le réel".

L'AFL